

Nouvelle à Bande-son #2



Ahab – The Call of the wretched Sea

LE SANCTUAIRE

Le Sanctuaire, 3 jours depuis le passage de la frontière.

Piste 1 – Bellow
the sun

L'air était frais en altitude. Gondor regardait la mer verte en contrebas de son aéronef dont seul le vrombissement des hélices venait briser le silence mystique qui emplissait l'atmosphère. Le dense tissu de feuillage ondoyait doucement sous la bise légère qui se levait.

La brume des hauteurs s'estompait alors que le jour se levait. Tout était si calme. Si apaisant. Gondor se surprit à penser à ce lieu sacré, au « Sanctuaire » comme les hommes du Sud l'avait appelé. Cela faisait deux cent cinquante siècles qu'aucun homme n'y était entré, officiellement du moins, car lui était déjà venu il y a dix ans.

Le calme matinal favorisait ses pérégrinations spirituelles. Il était en tête de proue, comme s'il fendait l'air lui-même pour permettre au dirigeable de pénétrer les courants ascendants. Est-ce qu'il avait fait le bon choix en revenant ?

Un cri déchira le ciel. Ce n'était pas tant un cri qu'un grondement, sourd et profond. La canopée qui tapissait le sol de son vert impénétrable frémit à l'unisson. Il lui sembla alors que les oiseaux d'un monde entier venaient de prendre leur envol à tire-d'aile en une nuée noire et grouillante tachant le ciel cotonneux.

Quant à Gondor, ce cri lui fit l'effet d'un coup de poing dans le plexus solaire. Il était tombé à genoux contre la rambarde du dirigeable. Ses yeux pleuraient, tremblant dans leur orbite. Son visage s'était contracté dans un curieux mélange de malaise et de jouissance.

Il l'avait trouvé. Il n'était pas loin. Il existait donc bel et bien. Il n'avait pas rêvé, ce jour terrible où il avait perdu un peu de son être.

Cramponné à la balustrade, Gondor se redressa, scrutant le sol vainement.

— Mettez le cap vers les piafs ! cria-t-il par-dessus le raclement guttural qui ne semblait pas devoir s'étouffer.

Le ciel s'obscurcit d'un coup.

— Capitaine, les oiseaux... Ils cachent le soleil...

Son Second à la barre avait les yeux rivés sur la masse noire de mauvais augure, ses traits étaient tirés, il semblait inquiet.

Non. Il était tétanisé.

Sa main allait de gauche à droit, sans vraiment conduire l'aéronef dans une direction précise. Gondor ne chercha pas à le brusquer. Ce qui allait leur tomber dessus serait bien pire, au-delà de toute imagination et à ce moment, il aurait besoin que son Second soit réactif. Pas avant.

— Harponneurs ! A vos postes !

Trois hommes sortirent de la cabine au trot et se placèrent devant leur baliste.

— Il est là ? glapit le premier.

— Il arrive.

Cette fois, nul n'entendait plus les hélices et ni ce fichu moteur qui cahotait en expulsant une épaisse vapeur blanche. Tous attendaient que la créature sorte de la forêt.

Des oiseaux continuaient encore de rejoindre en masse la nuée qui obscurcissait les cieux.

Ni Gondor, ni son équipage ne connaissait ces types de volatiles. Certains étaient grands, élancés comme des flamands roses et vêtus d'une myriade de couleurs, d'autres étaient trapus au bec long et fin, noirs comme des corbeaux, d'autres encore possédaient quatre pattes. Les couleurs chatoyantes de la masse de plumage se distinguait malgré le contrejour mais personne à bord du dirigeable à vapeur n'en avait cure. En tant que biologistes de renom, Gondor et ses hommes se moquaient des espèces de seconde zone, seul leur importait l'Esprit de la forêt.

— Ils ne veulent pas qu'on le voit ! hurla le Capitaine.

Personne ne devait voir le monstre.

Le Second se signa derrière sa barre.

Le grondement pulsa une dernière fois et disparut dans un écho lancinant. Mais tous savaient que ce ne faisait que commencer et pour cause les oiseaux tenaient leurs positions.

Le martèlement des balistes que l'on armait tintait dans l'atmosphère si tendue qu'elle paraissait devenir matérielle. A la limite du palpable, la tension leur coulait

dessus comme une pluie drue tandis que le ciel s'obscurcissait toujours plus, comme au crépuscule.

Le crépuscule. La fin de leur aventure. La fin de leur vie.

Pas question ! se ressaisit intérieurement le Capitaine Gondor.

L'apparition fugace d'une immense queue de reptile couverte d'écailles lumineuses pressa son cœur d'un coup, redoublement les battements de son palpitant. Le brutal afflux sanguin dans ses tempes manqua de lui vriller le système nerveux.

— Là, beugla-t-il.

Il n'en fallu pas plus à ses hommes qui, préparés à tout, avaient déjà la queue miroitante dans le viseur. Les coups partirent. La vapeur donnait une puissance folle à ces projectiles cuivrés qui fendirent l'air comme des lettres de morts avant de se perdre dans le feuillage imperméable de la forêt.

— On l'a perdu Capitaine.

Gondor scrutait le tapis vert. Tout était redevenu calme. On pouvait distinguer au loin la voix de l'Esprit qui psalmodiait des avertissements à leur rencontre dans une langue inconnue. Était-ce seulement une langue ? Cette voix venue d'outre-tombe, grondait en boucles les mêmes sonorités. Deux sons en particuliers. Comme s'il répétait ; « Par-tez ».

Un frémissement dans le toit naturel du sanctuaire sillonna vers une colline. Aussitôt deux traits cuivrés fendirent l'air avant de disparaître. Rien ne bougea. L'Esprit était hors d'atteinte.

— On y arrivera pas comme ça. Camir, tient le cap !

Le Second acquiesça à peine tant il était raidit, agrippé à la barre comme si elle pouvait le sauver en cas de besoin.

*

Les grondements avaient cessé et une douce mélodie conquiert l'atmosphère. On aurait dit que le temps s'était momentanément figé. Lorsque je ferme les yeux, je revois encore la scène. Je pense que de toute ma vie, ce moment était le plus beau.

4'58''

Piste 3 – Old
Thunder

Le Capitaine était à la proue du navire, les cheveux au vent, l'air inflexible, scrutant la mer verte comme s'il cherchait ce qui l'avait amené jusque-là. Pas ici, au sanctuaire, mais jusqu'à ce moment de la vie.

Plus tard, j'esquissai une représentation de ce chant du cygne de l'équipage du dirigeable. Ce monstre de vapeur grondait et vrombissait comme une mouche gigantesque et brillait comme une pierre de feu dans le ciel blanc, et ce malgré l'obscurité.

Du reste de l'équipage, je n'avais distingué à ce moment-là que les sentinelles, positionnées derrière leur arme de guerre, prêts à en découdre. Mais à en découdre contre quoi ? Contre qui ? Contre cette chimère à la queue argentée ? Ce dragon mythique qui serait revenu à la vie après une longue hibernation loin des hommes ?

Le tableau de cette scène n'apportera jamais de réponses, car rapidement la mélodie sylvestre qui s'était répandue dans le sanctuaire disparut et le temps se remit à s'écouler.

*

La queue argentée poigna hors de la canopée avant de retomber comme un couperet dans la végétation.

La nuée d'oiseaux multicolores quittèrent d'un coup d'un seul leur position stationnaire pour se ruer hors du ciel. La lumière éclatante du soleil longtemps dissimulé agressa les rétines du Capitaine et de ses hommes.

— Bon Dieu de merde, on ne voit plus rien !

Nul ne doit voir l'Esprit.

Et ils ne virent rien, mais sa présence emplit l'espace. Le Capitaine le sentait tout proche, derrière ses paupières plissées de ses yeux éblouis.

Un horrible craquement retentit et Gondor aperçu Jack, un des artilleurs tomber vers le sol comme une poupée de chiffon avant d'être absorbée par la forêt. C'était comme s'il venait d'être dévoré par les arbres.

Le Capitaine put rouvrir les yeux de nouveaux avant qu'une secousse terrible ne saisisse le pavillon. L'Esprit, caché derrière le ballon d'hélium fracassait la coque de ses longs doigts à peines visibles. Le dirigeable se balançait, tourmenté par un rejeton de Cthulu, un monstre engendré par la nature en fureur.

Un deuxième harponneur s'écrasa sur le sol en même temps que sa baliste arrachée violemment du pont. Puis le tumulte cessa. Un harpon denté tiré par le dernier artilleur sembla atteindre le monstre qui hurla.

On aurait dit le fracas d'une avalanche rocailleuse.

Gondor ne put se relever à temps pour voir la bête s'échapper de nouveau dans sa forêt ; sa jambe de bois s'était démise dans le chaos qui s'était emparé de l'aéronef et il avait pris du temps pour tenir debout à nouveau.

— Camir, calmez les moteurs et descendez l'aérostat pour nous rapprocher de la forêt.

Le dirigeable ne bougea pas.

— Camir...

— Mais Capitaine, on va pas se rapprocher encore ? On a déjà deux morts et...

— Et l'altitude nous tuera si on reste en l'air, descendez.

— Mais.

— Descendez, où c'est moi qui vous descends ! hurla Gondor encore palpitant d'adrénaline.

L'aéronef descendit largement d'altitude pour survoler de près les limbes verdoyants de la forêt.

En se rapprochant de la canopée, Gondor avait d'abord entendu les murmures des sylvains qui nichaient en haut des arbres. Puis il n'y eut plus rien. Juste l'écho du souffle du vent sur les courtes ailes de l'aérostat. L'écho d'un bruit qui résonne dans la vacuité.

Cette mission était vide de sens. Pourquoi ne le comprenait-il pas ?

Je continue de les observer sans qu'ils puissent me voir ni même me sentir. Ils cherchent à tout prix le gardien à la queue d'argent.

La nacelle du dirigeable frôle le toit de verdure. Ils sont perdus de toute façon.

— Remonte le dirigeable, beugle le Capitaine.

— Je peux pas, grimaça le Second.

Les branches raclent le fond de la nacelle.

Tap. Tap. Tap.

Puis une branche gigantesque se dresse subitement devant eux, les agrippent et ils churent. La forêt était en réalité un abîme terrible, dont les chapeaux peints de myriades de verts différents n'étaient qu'une couche infiniment superficielle.

Ils traversèrent l'épiderme feuillu et tombèrent de longues minutes en chute libre le long de troncs droits et gris. Camir ne criait pas. Dans la chute, Gondor mit un moment pour découvrir que son Second avait la partie inférieure du corps arraché, laissant derrière lui, une traînée de petites perles rouge en suspension.

Au fond de cette crevasse naturelle, loin du soleil dont quelques rayons seulement filtraient à travers la dense chevelure végétale, florissait une vie blanche, au pied des troncs gris.

Alors qu'il allait s'écraser comme un fruit trop mûr, il sentit l'Esprit auprès de lui. Le temps se figea de nouveau. Cette fois, Gondor revoyait par épisode sa vie à bord des nombreux aéronefs dont il avait été le pilote ou le capitaine. Aéronefs qui pour la plupart ne revenaient pas indemne.

Dans sa vision en sépia, le vent soufflait, sifflant sur les cordages. Les équipages, parfois réunissant plus de vingt hommes, piaillaient pendant qu'il donnait des ordres dans un mégaphone depuis le poste de commandement.

Les machines rutilantes cliquetaient, vrombissaient et soufflaient des torrents de vapeur pressurisée.

Il était alors maître du monde dans ce ciel sans nuage ni oiseaux. Il voguait pour la gloire de l'Homme, pour sa victoire sur les lois de la nature. Il domptait les cieux pour l'adrénaline.

Il faisait tout ça pour...

7'40''

Le râle de l'Esprit, à quelques centimètres de son visage le fit sursauter. Il rouvrit les yeux justes à temps pour fixer le sol au-dessus duquel il venait d'être stabilisé, stoppée dans sa chute mortelle.

A côté de lui, le cadavre de Camir se disloqua sous la force d'impact..

Puis, la force qui l'avait secouru le laissa choir de nouveau, sur le mètre restant. Il s'affala sur un dense tapis de mousse blanchie par l'absence de soleil.

La queue de l'Esprit disparut dans un éclat argenté.

Gondor se releva, encore stupéfait d'être en vie. Autour de lui s'élevait une clameur étrange. La forêt était habitée par des centaines d'êtres singuliers, tous différents.

Bienvenue parmi nous Gondor, nous t'attendions, murmurèrent les êtres translucides aux traits indistincts.

Bienvenue chez toi Gondor.

Tu vivras ici...

... Pour l'éternité.

Piste 6 – The
Hunt

— Non ! hurla le Capitaine. L'Esprit ! L'Esprit !

Gondor saisit le tronc frêle d'un nouvel arbre qui sortait de terre et l'arracha sans concession afin de s'en faire un gourdin de fortune.

Sans rien dire, il se précipita à travers les troncs massifs, épais comme cinq hommes, qui poinçonnaient le tapis blanc de la forêt.

A chacun de ses pas, s'élevaient des nuages de spores de la mousse étalée au sol.

Derrière chaque tronc, derrière chaque buisson s'élevait la clameur des ombres dressées sur son chemin.

Rejoins-nous.

— Non !

Viens avec nous.

— Jamais !

Nous ne sommes rien qu'à toi.

Gondor cavalait entre les arbres à destination de nulle part. Il s'essouffait. Ses yeux vrillaient en tous sens à la recherche de sa proie.

Sa jambe de bois ne lui faisait pas mal. L'adrénaline occultait la moindre de ses sensations de douleur.

Le cri de la bête résonna non loin. Il martelait son esprit avec force. Mais il devait résister à son chant.

Le Capitaine tournait sur lui-même, inlassablement, à la recherche de l'Esprit de la forêt. Derrière le grondement de la créature continuaient de scander les habitants des profondeurs.

Reste ici.

Tu ne peux rien.

L'homme est impuissant dans le sanctuaire.

6'00

Il y eut un nouveau grondement et les arbres s'écartèrent devant Gondor. Ils s'alignèrent parfaitement formant une haie de colonnades bordant un chemin ensablé et jonché de quelques végétaux.

Gondor sentait le regard des habitants des bas-fonds peser sur lui. Il sentait chaque sylvain des branchages le scruter.

Vas-y, toi qui le désire tant.

Pas après pas. Doucement. Il s'avança sur la piste sous l'œil inquisiteur de la faune et de la flore, car les arbres aussi le jugeaient.

Le chemin n'en finissait, s'éternisant vers un horizon indéchiffrable. Les heures s'égrainaient dans cet endroit sans soleil, hors du temps. Il les laissait au fil de sa route, tel le Petit Poucet des contes pour enfants qu'il ne lirait jamais à ses enfants morts d'avance. Et, avec chaque caillou temporel, Gondor laissait un peu de lui-même sur cette sente sablonneuse.

Ses morceaux d'être étaient aspirés par le sol meuble et avide de cette déconstruction lente et inéluctable de ce qui faisait du Capitaine, un homme.

Piste 7 – Ahab's
Oath

Il voyait maintenant le bout de son périple. Il voyait désormais de ces yeux hagards où tout cela l'avait mené.

Au bout de la piste envahie d'herbes folles, blanches comme un linceul, trônait une masse branlante de pierres, de poutres de métal et de bois. C'était un ancien temple. Partout, la nature pâle avait fait fissurer le mortier et déchasser les poutres.

La fin du monde des hommes, gronda la voix gutturale de l'Esprit.

Gondor le comprenait maintenant. Il pouvait le comprendre depuis qu'il faisait partie de la forêt, car comme les ombres qui jalonnaient le chemin, il avait été avalé, consommé, digéré par l'immense être organique.

Le vestige du Capitaine lâcha son gourdin et se laissa tomber face à la ruine de l'humanité. Chacun faisant miroiter son propre reflet.

Le souffle du capitaine s'accéléra. Il suffoquait.

Il hurla.

Son hurlement se mêla à celui de l'Esprit qui lui apparut. Mais Gondor était déjà fini. Il était vidé de sa substance. L'Esprit avait eu raison de lui sans même qu'il se rende compte que le gardien n'était pas celui qu'il chassait.

Ainsi disparut le Capitaine Gondor.

*

Je le croise encore. Lorsque des dirigeables ou autres aérostats percent les nuages, il hurle comme un damné avec les autres.

Leurs voix mêlées grondent à en faire trembler la forêt entière.

Le gardien fait alors son office, et moi, Âme et Esprit de la forêt, fantôme imperceptible des hommes, je regarde paisiblement les nouveaux venus qui choient au cœur de mon sanctuaire.